

et des champions nationaux soutenus par l'État néolibéral sur un marché mondialisé.

Autant dire que la thèse de Pierre Musso, nourrie de nombreuses références, dépasse le seul propos dont laisse présager le titre pour s'aventurer avec bonheur sur les rivages de l'anthropologie politique, à la façon d'un Georges Balandier. Cet ouvrage relativement court et très dense qui emprunte la forme de l'essai, par l'ampleur impressionnante de la réflexion qu'il déploie, est assurément promis à faire date autant qu'il conforte la vocation pleinement interdisciplinaire de la discipline – les sciences de l'information et de la communication – dans laquelle s'inscrit son auteur.

David Forest

LAS, université Rennes 2
forestdavid@orange.fr

Nicolas PÉLISSIER, *Journalisme : avis de recherche. La production scientifique française dans son contexte international.*

Bruxelles, Bruylant, coll. Médias, sociétés et relations internationales, 2008, 251 p.

Entrons-nous dans une nouvelle ère des études sur le journalisme caractérisée par une réflexivité accrue et une capitalisation des connaissances produites? C'est du moins ce que pourrait suggérer, par son existence même, le dernier livre de Nicolas Péliissier, dérivé de son habilitation à diriger des recherches (HDR). Les conclusions auxquelles parvient l'auteur laissent entrevoir une vérité plus nuancée : outre leur dimension souvent hexagonale, les recherches consacrées au journalisme se caractériseraient plutôt par une relative dispersion disciplinaire et un déficit de structuration. Pour ce faire, l'ouvrage se propose de traiter des études sur le journalisme en France afin d'analyser et de comprendre, à la fois, leur dynamique historique, leur diffusion et ses limites, puis leurs caractéristiques nationales (hexagonales) d'un point de vue comparatiste. Les analyses montrent que le contexte national, scientifique et culturel, a joué un rôle prépondérant dans cette histoire. Elles éclairent l'un des éléments explicatifs de ce qui pourrait être perçu comme une des causes du retard et comme une faiblesse durable de la recherche en France : la coupure qui perdure, aujourd'hui encore, entre l'enseignement du journalisme dans des écoles et une recherche plus universitaire qui ne trouve pas de débouchés directs, de formes vulgarisées de diffusion auprès de ceux qui se destinent à la profession.

Pour quelles raisons et en fonction de quels facteurs, le journalisme et les médias vont-ils devenir en France,

avec retard, un objet de recherche pertinent ou, du moins, académiquement légitime? D'après l'auteur, les éléments de réponse ne seraient pas à rechercher du côté des facteurs externes (développement de certains médias, transformation sociale ou politique, contexte culturel, etc.), mais à situer d'abord dans la structuration sociale de la recherche et la progressive reconnaissance collective de ce type d'objet. Pour étayer sa démonstration, Nicolas Péliissier propose un découpage historique relativement « souple » en deux étapes : la première couvrant la période qui va des années 30 aux années 70 se caractériserait par des tentatives isolées, morcelées, émanant principalement de juristes et d'historiens; la seconde, correspondant au dernier quart du XX^e siècle, se définirait comme une phase d'affirmation, de développement, voire d'institutionnalisation de la recherche. Au sein de cette seconde phase, qui intéresse plus particulièrement l'auteur, il appréhende le commencement des études sur le journalisme dans les années 70, comme une période d'incubation de celles-ci, caractérisée par une production très discrète, à l'exception de l'article fondateur de Jean-Gustave Padioleau, « Systèmes d'interaction et rhétoriques journalistiques », paru en 1976 dans la revue *Sociologie du travail*, et de quelques travaux restés inédits. Les années 80 concrétiseront ces avancées, comme en témoigne l'ouvrage de référence de Rémy Rieffel, *L'élite des journalistes : les hérauts de l'information*, paru en 1984 aux Presses universitaires de France. Mais ce n'est qu'au fil des années 90 que de nombreux travaux seront publiés témoignant d'une focalisation scientifique sans précédent sur l'objet « journalisme ». On ne citera évidemment pas tous les travaux auxquels fait référence Nicolas Péliissier, mais on retiendra que leur nombre et leur diversité – disciplinaire et théorique – témoigne d'une « accélération soudaine de la production de savoir » et d'un engouement scientifique auquel jamais cet objet n'avait eu droit, au point de concentrer autour de lui des débats scientifiques le dépassant comme on a pu l'observer au milieu des années 90 avec les interventions largement médiatisées de Pierre Bourdieu. Comme le rappelle Nicolas Péliissier, traiter (scientifiquement) de journalisme, ce fut tout au long des années 90 manifester son appartenance ou son opposition à la sociologie bourdieusienne. Ce constat révèle à quel point la production de connaissance relative à un objet tel que le journalisme est surdéterminée par les enjeux sociaux propres au champ académique de la recherche.

Le dernier chapitre de l'ouvrage « La quête de structuration d'un savoir » se concentre sur la période contemporaine et propose une sorte de diagnostic

de l'état de la recherche, mettant en lumière certains phénomènes : le caractère disparate de la production, l'autonomisation de la production de connaissances à l'égard du monde journalistique et, plus généralement, des problèmes de structuration de la recherche sous l'angle institutionnel. Nicolas Pélissier ne cherche pas à expliquer systématiquement ces phénomènes. Il se propose de les circonscrire, de les mettre en lumière et, surtout, de les soumettre et de les imposer comme enjeux aux acteurs de la recherche, indirectement invités à se prononcer sur ceux-ci. On regrette toutefois que son travail soit encore partiellement marqué par les contraintes du genre « HDR » avec son inévitable allégeance aux logiques disciplinaires. On pourrait en effet considérer que Nicolas Pélissier s'en tire plutôt bien en parvenant à ne pas focaliser son attention sur des questions d'appartenance disciplinaire des chercheurs et de leur production. Mais, de ce fait, trois problèmes apparaissent. Le premier concerne le relatif déséquilibre dans le recueil des données qui, au fil du livre, se traduit par des investigations à géométrie variable. Les travaux de recherche – même inédits – de certains chercheurs en sic sont évoqués alors que les ressortissants des autres disciplines ne sont évoqués qu'en raison de la visibilité scientifique de leurs travaux; de même, la liste des personnes interrogées témoigne pour la France de ce relatif déséquilibre. Le deuxième problème est du même ordre. Il existe une sorte d'implicite ou de non-dit relatif à la nature des travaux consacrés au journalisme et à la visibilité de ceux-ci, comme si tous les travaux étaient équivalents pour tous les acteurs du monde de la recherche. De ce fait, les divisions, les oppositions intra-disciplinaires et interdisciplinaires sont passées sous silence au profit d'une vision du savoir qui, paradoxalement, en regard des intentions affichées de l'auteur, minore les déterminations sociales de sa production. Enfin, on regrettera la sous-exploitation des entretiens menés auprès des protagonistes de la recherche sur le journaliste. On peut supposer que ce phénomène témoigne d'une prudence inhérente à l'exercice, au risque de priver le lecteur de témoignages d'acteurs d'autant plus intéressants qu'ils traduisent des points de vue intéressés. Cette difficulté à objectiver les producteurs dominants n'entame pas l'intérêt des analyses qui témoignent d'investigations approfondies, mais elle laisse (volontairement) dans l'ombre la dimension sociale de la production scientifique pour adopter parfois une tonalité (trop?) neutre, sur le modèle d'un rapport de type administratif.

Cela dit, l'ouvrage de Nicolas Pélissier ne propose ni une sociologie des chercheurs spécialisés dans le

journalisme, ni une sociologie des institutions ayant promu l'enseignement et la recherche dans ce domaine et, à ce titre, ce reproche se révèle décalé en regard de l'objectif de l'ouvrage, consistant à élaborer une sorte de cartographie dynamique des recherches passées et présentes en matière de journalisme. Avec *Journalisme : avis de recherche. La production scientifique française dans son contexte international*, le lecteur dispose ainsi d'une vue synthétique qui lui permettra de disposer du recul de l'histoire et de s'orienter dans la recherche à la lumière de ce stimulant travail d'objectivation.

Stéphane Olivesi

Université Lumière, Lyon 2
Stephane.Olivesi@univ-lyon2.fr

Julie SÉDEL, *Les médias et la banlieue.*

Lormont/Paris, Éd. Le Bord de l'eau/INA, coll. Penser les médias, 2009, 247 p.

En mettant en évidence les luttes symboliques de définition qui se cristallisent autour de la banlieue depuis une trentaine d'années, Julie Sédel propose au lecteur une approche inédite de cet objet social singulier. Questionnant les relations complexes qui unissent la banlieue aux médias (télévision, presse écrite, radio), l'auteure s'intéresse spécifiquement au « travail d'imposition à l'œuvre à travers l'étude des discours et des pratiques journalistiques mais aussi des stratégies des sources pour peser sur les représentations » (p. 27). Pour sa démonstration, elle concentre son étude sociologique sur deux grands ensembles de la banlieue parisienne : celui de Luth à Gennevilliers dans les Hauts-de-Seine et celui de Courtilières à Pantin en Seine-Saint-Denis. Après une analyse diachronique du traitement journalistique et de l'évolution des visions du monde consubstantielles aux quartiers populaires de la périphérie des villes, l'auteure montre en quoi la construction et la métamorphose des représentations inhérentes au « problème social banlieue » (p. 18) sont intimement liées aux transformations des pratiques journalistiques elles-mêmes. En effet, si l'« on ne peut comprendre la façon dont les visions journalistiques sont construites sans tenir compte des transformations sur les plans économique, politique, social et démographique » (p. 57) qu'ont connues les banlieues depuis leur naissance, il est également primordial de tenir compte des transformations des « logiques de production de l'information » (p. 170) qui déterminent la manière dont les journalistes construisent des images – trop souvent négatives – de la banlieue.